

Living' On The Edge

Dany Leclair

Numéro 120, hiver 2009

L'espérance de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclair, D. (2009). *Living' On The Edge*. *Moebius*, (120), 71–80.

DANY LECLAIR

Living On The Edge

Je roulais hier sur la 132, de retour vers ma petite banlieue tranquille, lorsque j'ai entendu la chanson *Bartendresse* de Lapointe à la radio. Comme toutes les fois, ça m'a chaviré au point d'en avoir la larme à l'œil.

C'est que chaque fois, je suis ramené aux durs lendemains de mon divorce. Mine de rien, ça fera bientôt dix ans. À cette époque, je demeurais à Montréal. Mes études terminées, je commençais à enseigner dans un collège où je n'avais pas de solides attaches. Je jonglais avec la possibilité de retourner dans mon Saguenay natal. J'avais envoyé mes curriculumés dans les cégeps de la région, je n'attendais plus qu'une réponse positive pour changer de vie. Je ressentais le besoin de décrocher, de couper les ponts pour retrouver mes racines. Cela me semblait une évidence. Il y aurait avant et après le divorce.

Seules les nombreuses et solides amitiés que j'avais me retenaient encore dans la région métropolitaine. Je savais que je pouvais compter sur mes amis et j'hésitais à abandonner ceux qui m'avaient appuyé pendant les derniers mois. J'avais besoin d'un renouveau, mais ce changement me foutait la trouille. J'avais décidé de laisser le hasard me guider. Si on m'engageait quelque part dans le beau Royaume, ce serait un signe qu'il fallait que j'y retourne. Sinon, je resterais à Montréal.

Alors, j'attendais. Et plutôt que de déménager, je me suis mis à visiter plus souvent mes parents. Une fuite sans risque. Je fuyais mon appartement vide et sans âme, symbole du gâchis qu'avait été mon mariage, pour retrouver des lieux réconfortants.

Cette année-là, j'ai dû descendre plus d'une quinzaine de fois chez mes parents. C'est plus qu'au cours des cinq années précédentes réunies. Ma mère me le fit glacialement remarquer, d'ailleurs. Elle ne se plaignait pas de me voir plus souvent, elle se doutait bien que je souffrais, que je tentais de me fuir. Mais elle ne pouvait pas manquer l'occasion de me reprocher mon attitude hautaine des années passées.

J'avais l'avantage cette année-là d'avoir des fins de semaine de trois jours. Je pouvais donc partir le jeudi après-midi, immédiatement après mon cours, et j'arrivais à la maison vers vingt heures. La première fois, je suis resté sagement chez mes parents, à la recherche de mes repères. J'ai fouillé les armoires de la maison, sorti mes vieux albums photos, dépoussiéré les vieilles diapositives. La fois d'après, j'ai eu envie de sortir. De voir du monde.

Après dix ans, je constatai que la géographie des bars de ma petite ville avait bien changé. Les bars crasseux existaient encore, où seuls s'aventuraient les macaloux de passage et quelques ivrognes qu'on avait refoulés jusque-là. Les bars que nous avions fréquentés pendant mon adolescence, eux, avaient mal vieilli. Deux avaient carrément fermé leurs portes. Le troisième s'était transformé en resto-bar pour baby-boomers qui se couchaient tôt. Passé minuit, les gardiennes coûtaient cher, et les parents en liberté surveillée désertaient la piste de danse. Mes premières expériences de virées saguenéennes furent assez décevantes.

Quand je parlai de cette déception à mon frère qui demeurait encore dans la région, il m'indiqua les meilleurs endroits à fréquenter. Les deux bars à la mode étaient le Saturday's et Le gros pichet. Je n'eus même pas à franchir le seuil du premier pour savoir que ce n'était pas mon genre. La structure métallique de l'édifice vibrait sous le martèlement mécanique de la musique techno. Je risquai tout de même un coup d'œil à l'intérieur, mais il y avait tellement de monde qu'il me fut impossible de me frayer un chemin. Il y avait sûrement d'anciens camarades, mais il faisait trop sombre pour les reconnaître.

Le gros pichet m'apparut plus sympathique. Le premier soir que j'y allai, un samedi, il y avait trop de monde pour l'exiguïté des lieux, mais la musique qui servait de fond

sonore n'avait rien d'agressant. Il y avait une place libre au comptoir du bar. Plutôt que de rester comme un imbécile esseulé, debout en plein milieu de la place, je déposai mon veston de cuir sur le dossier du tabouret et m'installai pour mieux explorer l'endroit. Partout il y avait des boiseries bien mises en valeur par l'éclairage feutré. Une impression de chaleur et d'intimité, accentuée par le plafond bas, se dégageait des lieux. Tout de suite, je m'y suis senti chez moi.

Dès qu'elle me vit, la serveuse me fit son plus beau sourire. Il était beau, son sourire. Il montait jusque dans ses yeux et irradiait tout son visage. Je la trouvais séduisante, mais il n'y avait là rien de nouveau puisque j'avais toujours eu un faible pour les serveuses de bars, pour les filles inaccessibles en général. Quand je fréquentais les bars de sauteuses de la Catherine, je m'intéressais rarement aux dizaines de filles dont les formes nues rebondissaient librement sous mes yeux. Il fallait toujours que je m'éprenne de la serveuse désabusée dont la chemise était boutonnée jusqu'au cou.

Ce soir-là, je restai accoudé au zinc presque jusqu'à la fermeture. J'enfilai les Black Label en observant les gens dans le bar, à la recherche de mes camarades d'école. J'en reconnus bien quelques-uns mais je ne les abordai pas. Je savais que si je leur parlais, ce ne serait que pour étaler l'ampleur de l'échec qu'était ma vie. À trente ans, je n'avais pas encore d'emploi stable, pas de blonde, pas d'enfant. Je vivais dans un misérable 2½ et je n'avais pas encore réussi à terminer le roman que j'avais commencé à dix-huit ans. Je décidai donc de me faire petit. Je disparus au *last call*, me contentant de saluer timidement de la main ma serveuse.

Le lendemain soir, je revins. J'arrivai plus tôt cette fois et je me retrouvai dans un lieu pratiquement vide. Je repris la même place que la veille. Élisabeth me reconnut aussitôt; elle déposa devant moi une grosse Black en me demandant pourquoi je m'étais sauvé si vite la veille. Savait-elle qu'avec cette question en apparence anodine elle venait de semer en moi quelque espoir? J'étais décidé à rester cette fois jusqu'à la fermeture.

Pendant qu'elle lavait ses verres et que le bar se remplissait peu à peu, je lui résumai mon histoire. Je parvenais à la faire rire avec mes déboires et j'en étais heureux. Elle m'écoutait et m'encourageait. J'avais même l'impression que ce que je lui disais l'intéressait vraiment. Je dus interrompre mon histoire quand les commandes commencèrent à affluer au bar. C'était frustrant, car même si elle restait près de moi, je n'avais plus son attention. De temps à autre, elle me décochait un sourire, un clin d'œil, comme pour me dire qu'elle ne m'oubliait pas. Et toujours au bon moment, elle déposait devant moi une nouvelle bouteille.

Je la regardais bouger derrière son comptoir et je la trouvais belle. C'était son espace, et elle savait comment s'y déplacer, comment en tirer profit. La regarder travailler comblait mes instincts de voyeur, et je pouvais le faire sans craindre de me faire rabrouer. À chacun des mouvements de son grand corps athlétique, j'épiais l'échancrure de sa blouse pour apercevoir la dentelle fine, je reluquais l'élastique de son string qui dépassait timidement de sa jupe gamine. Quand je lui avouai plus tard ma fascination pour les sous-vêtements en dentelle lilas comme elle en portait ce soir-là, elle m'avoua qu'elle faisait toujours un peu exprès, qu'elle était toujours consciente du spectacle qu'elle offrait derrière le bar. Par expérience, elle savait que quelques centimètres de peau judicieusement révélés suscitaient toujours de généreux pourboires tout en augmentant la patience des gars qui la regardaient hypocritement.

— Toi, t'es pas hypocrite pantoute. Ou bedon t'es pas subtil, me dit-elle en ricanant.

Malgré cette indéniable attirance physique, ce qui m'attira davantage chez Élisabeth, c'était son caractère. Quand un client se montrait impatient ou impoli, elle lui indiquait clairement que, derrière le comptoir, c'était elle qui contrôlait. Elle ne tolérait pas qu'on l'appelle poupée ou pitoune, et chaque fois que ça arrivait, elle demandait à l'importun de s'excuser avant de le servir. Les clients ivres qui criaient pour attirer son attention devenaient invisibles. Et s'ils avaient le malheur de se choquer, ce n'était pas mieux. Je l'ai vue grimper sur son comptoir

pour en attraper un par la peau du cou. Il avait fait la gaffe de la siffler comme un chien. La tête du gars s'était enfoncée dans ses épaules, et c'est avec une voix douce et mielleuse qu'il avait commandé ensuite sa grosse Molson. Derrière le bar, elle contrôlait tout. Dans sa vie amoureuse, c'était différent.

À la fin de la soirée, quand Pascal le portier vint me voir pour me signifier que je devais quitter, Élisabeth intervint en ma faveur.

— Non, lui y reste, c'est correct.

Elle me servit alors un café et, pendant qu'elle rangeait et comptait sa caisse, elle me raconta à son tour le désastre de sa vie. Elle sortait avec le fils du propriétaire, elle restait avec lui dans l'appartement au-dessus du bar. Il devait y être d'ailleurs, encore complètement gelé. Quand elle vint s'asseoir sur le tabouret à côté de moi, après avoir remercié Pascal qui verrouilla la porte en s'en allant, elle me confia qu'elle n'en pouvait plus. Depuis qu'elle était avec cet idiot de Kevin, sa vie était devenue terriblement compliquée. Kevin buvait, se droguait et la trompait à tour de bras. Il venait de perdre son permis de conduire et la police avait saisi la voiture qu'il conduisait, sa voiture à elle. C'était un gars violent, jaloux et impulsif qui risquait à tout moment de retourner en prison. Elle voulait le laisser, mais elle craignait de perdre son emploi. Elle craignait aussi sa réaction.

En l'écoutant, j'avais l'impression que ma vie n'était pas si compliquée, que mes problèmes n'étaient pas insurmontables. J'avais envie de la sauver, de la sortir de sa vie de merde pour l'amener avec moi, loin de tous ses tracas. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux se gorgeaient d'eau, la bière rentrait moins bien. J'ai écouté sa confession jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'elle se lève en me disant :

— Va falloir que j'y aille, sinon ça va être louche. On va sortir.

Sur le trottoir devant le bar, nous sommes restés un long moment immobile, l'un en face de l'autre. J'avais envie de la prendre dans mes bras, de la serrer très fort. Je désirais l'embrasser, et le malaise qui s'installa entre nous à ce moment-là me faisait croire qu'elle le voulait tout autant que moi. Mais j'imaginai son chum dans

la fenêtre du haut, qui pouvait nous observer, et cela suffisait à freiner mes ardeurs. Je lui souhaitai bonne nuit en marchant à reculons vers le stand de taxi. Elle reculait aussi, lentement.

— Reviens-tu la semaine prochaine, demanda-t-elle?

— Non, la semaine prochaine je ne peux pas. Dans deux semaines, promis.

Elle resta sur le trottoir jusqu'à ce que je referme la portière du taxi. Elle avait l'air encore plus triste, plus belle.

*

Quand je revins deux semaines plus tard, la première chose que je remarquai en m'asseyant au comptoir, ce furent les sous-vêtements d'Élisabeth. Elle portait les mêmes sous-vêtements lilas. Était-ce une coïncidence ou un choix volontaire de sa part? Je l'ignore, mais je considérerai que c'était bon signe. Quand elle déposa devant moi une bière, en arborant un sourire radieux qui me disait combien elle était contente de me revoir, je ne me pouvais plus de bonheur. J'avais l'impression de sortir de la noirceur.

Je restai encore jusqu'à la fermeture. Et toutes les autres fois où je descendis, ce fut le même rituel. J'attendais patiemment la fermeture pour jaser tranquillement avec ma serveuse. Elle m'avait interdit de lui téléphoner chez elle, disant que c'était trop dangereux, mais au bout d'un certain temps, elle m'écrivit son adresse courriel sur le revers d'un carton d'allumettes. Je m'inquiétais pour elle, je ne voulais pas lui causer de problèmes et avec ce qu'elle me disait, je me doutais bien que son chum était capable de tout.

J'en eus d'ailleurs la preuve un soir où j'avais pris ma voiture pour aller au bar. J'étais rentré tôt ce soir-là parce qu'Élisabeth, malade, ne travaillait pas comme prévu. Quand je me réveillai le lendemain matin, mon père me fit remarquer que le devant de ma voiture était maculé de grosses taches brunâtres. Il y en avait tellement qu'on aurait dit que j'avais frappé une petite bête. J'étais pourtant sûr de n'avoir rien heurté en revenant. Nous avions beau regarder, aucune trace d'impact n'était visible sur le pare-choc. J'eus l'explication quand je retournai au bar et qu'Élisabeth me

raconta avec dépit que Kevin avait tabassé un gars la veille. Il l'avait frappé jusqu'à ce qu'il s'écroule sur une voiture, le visage complètement ensanglanté. Le pauvre homme avait des dettes de drogue et Kevin, manifestement, trouvait qu'il avait été assez patient.

Notre relation se poursuivit ainsi pendant tout l'automne. Peu à peu, elle partagea avec moi ses rêves et ses espoirs. Si elle avait tant besoin de l'argent qu'elle gagnait au bar, c'était justement parce qu'elle voulait se sortir de cet enfer. La semaine, elle suivait un cours de coiffure qui lui coûtait excessivement cher. En restant au bar pendant ses études, elle pouvait choisir son horaire. Et comme les pourboires étaient bons, elle pouvait se permettre de ne travailler que deux ou trois soirs par semaine. Dans les circonstances, il s'agissait pour elle de l'emploi idéal, mais elle était au bout du rouleau. Elle avait hâte d'obtenir son diplôme pour démissionner du bar et quitter Kevin.

Elle semblait si convaincue que sa vie allait changer après son cours que je me résolus à l'attendre, à poursuivre cette relation boiteuse. Nous étions tous deux à la croisée des chemins, nous nous comprenions et ça me suffisait. Je continuais de descendre au Saguenay deux ou trois fois par mois, même si mon désir de revenir dans la région avait fini par s'estomper.

Pendant ces longs mois, notre relation demeura platonique. Jamais je n'eus le bonheur d'admirer le corps nu d'Élisabeth, de la toucher pour la sentir frémir sous mes doigts. Tout ce que j'obtins d'elle, ce furent quelques baisers sauvages que je lui volai dans la ruelle, derrière le bar. Et si chaque fois mes pulsations cardiaques s'accéléraient, ce n'était pas tant parce que j'avais l'occasion de peloter enfin ma serveuse que par crainte de voir son chum dévaler les escaliers pour me casser la gueule.

Au printemps, bousculé par la fin de session, je fus incapable de descendre au Saguenay. J'envoyai plusieurs courriels à Élisabeth pour la prévenir de mon absence prolongée, pour lui dire combien j'avais hâte de la revoir, mais tous restèrent sans réponse, et je m'expliquais mal ce silence. Je craignais de la perdre, mais je ne pouvais rien faire d'autre.

Quand la session fut terminée, je me précipitai au Saguenay. Trop pressé de savoir ce qui était arrivé, je me dirigeai directement au Gros pichet. En poussant la porte du bar, je ne fus pas surpris de voir une autre fille derrière le comptoir. Sans mon Élisabeth, l'endroit me semblait moins attirant. Je me suis tout de même installé sur mon tabouret, le temps de siroter quelques bières, dans l'espoir de voir apparaître ma serveuse.

En jasant avec la nouvelle, j'apprends qu'elle a été embauchée après le départ précipité de la plus ancienne des serveuses, qui a démissionné il y a quelques semaines. Je me doutais bien qu'il s'agissait d'Élisabeth.

Le lendemain, je me présentai au salon de coiffure où Élisabeth avait fait ses stages. Elle m'avait dit que la propriétaire du salon allait peut-être l'engager après son cours. Elle était bien là. Elle m'aperçut, me salua. Quand je m'installai, elle me parla froidement, comme si elle ne me connaissait pas, ou très peu. On aurait dit que la frontière du comptoir, plutôt que de nous séparer avait servi à nous rapprocher. Maintenant que nous étions presque collés, que ses seins frôlaient mon dos, mes épaules, que ses mains caressaient mes cheveux, j'avais l'impression qu'elle était loin de moi. Pendant qu'elle tournait autour de moi, en me faisant la coupe qui m'irait si bien, nous échangeâmes quelques propos banals, quelques généralités comme j'aurais pu en échanger avec n'importe quelle coiffeuse. Puis, le silence.

Mal à l'aise, j'observais la masse épaisse de mes cheveux tomber sur le sol jusqu'à ce que je remarque, sur le ciré qu'elle m'avait jeté sur les épaules, une gouttelette qui glissait jusque sur mes mains. Puis une autre. Je levai les yeux vers le miroir et je vis mon Élisabeth qui pleurait silencieusement. Incapable de supporter cette vision, je baissai la tête et fermai les yeux. Sur ma nuque, je sentais la lame du rasoir, mais aussi la caresse de ses longs doigts qui descendait sur la courbe de mon cou.

Pas un mot jusqu'à ce qu'elle dépose ses ciseaux et ait fini de passer le balai.

— Ça va faire 15 \$, s'il te plaît.

Je déposai sur son comptoir un billet de vingt en lui faisant signe de garder la monnaie. J'évitai exprès le contact

de sa main qui, je le sais, m'aurait fait défaillir. J'espérais provoquer une réaction. J'avais presque l'impression qu'elle ne me reconnaissait vraiment pas tant son attitude à mon égard avait changé.

— Bon, ben salut d'abord... On se revoit bientôt! lui dis-je en la regardant droit dans les yeux, n'attendant qu'un signe de sa part.

— Non, c'est mieux pas, me répondit-elle froidement, sans même me regarder, les yeux perdus vers l'extérieur du salon.

En sortant, je vis finalement ce qu'elle regardait à travers la vitrine. Kevin était là, assis dans son auto. Quand je passai près de sa portière, je le vis écraser avec rage la cigarette qu'il mâchouillait dans le cendrier déjà plein de sa voiture. Derrière moi, j'entendis sa portière s'ouvrir. Pendant que je me dépêchais à déverrouiller mon auto, je fermai les yeux, m'attendant à recevoir un coup derrière la tête. Mais rien ne vint. Je sautai sur ma banquette et me dépêchai à démarrer. En reculant, je constatai que Kevin était entré dans le salon. Ça discutait fort.

Je suis remonté à Montréal le soir même.

*

J'ai attendu plus de cinq mois avant de retourner au Saguenay. Je n'étais pas allé chez la coiffeuse depuis. Ma mère, après m'avoir traité de pouilleux parce que j'avais les cheveux beaucoup trop longs à son goût, m'a résumé les derniers potins de la ville. C'est ainsi qu'elle m'a appris que le fils des propriétaires du Gros Pichet, Kevin Sergerie, avait été arrêté pour meurtre à Montréal.

— Apparemment ce serait un crime passionnel, me dit-elle innocemment.

Je me suis décapsulé une bière et me suis installé devant la télévision.

— Tu sors pas à soir? m'a demandé ma mère, surprise.

— Non, ça me dit pas. Je vais rester tranquille, je pense.

Depuis, je sors plus rarement dans les bars. Je me suis aussi trouvé une nouvelle coiffeuse. Elle est vieille et laide, et ne dit pas un mot pendant qu'elle me coupe les

cheveux. Ça me laisse le temps de penser à Élisabeth. Et comme lorsque j'entends la chanson de Lapointe, je verse quelques larmes. Est-ce par mélancolie d'un amour perdu ou par satisfaction d'être encore en vie, je ne saurais le dire, mais cette fois-là, j'ai vraiment eu l'impression d'être passé à un cheveu de la mort.